

pour un philosophe, c'est le commencement de la sagesse, et il faut douter au moins une fois dans sa vie de la réalité du monde. Le corollaire de la théorie de l'effort, c'est qu'il y a hors de nous des « causes résistantes », des « causes prohibitives » et la matière est « l'agrégation des causes qui arrêtent nos mouvements volontaires », mouvements qui impliquent également l'étendue. Seulement ces causes restent profondément ignorées : ce sont les causes inconnues de phénomènes connus, et comme ces phénomènes appartiennent à l'esprit, l'objet n'est affirmé, j'évite à dessein de dire connu, qu'en fonction du sujet. Ignorance et relativité, voilà à quoi se réduisent nos premiers balbutiements sur le monde extérieur : nous sommes comme un aveugle à qui l'on demanderait de décrire la ville qu'il habite et dont il ne connaît que les rebords des trottoirs effleurés du bout de son bâton. Que faudrait-il donc pour asseoir, étendre, justifier notre connaissance du monde extérieur ? Il faudrait connaître les relations réciproques des êtres qui le composent et l'enchaînent dans un subtil réseau des rapports. Ainsi se trouverait fixée la fuite éternelle du phénomène : le changement lui-même aurait un fond permanent et tomberait sous les prises de la pensée. D'autre part, ces relations, qui ne sont pas des relations avec l'esprit, bien que l'esprit les appréhende et en fasse les rapports, nous permettraient de détourner de notre science tout soupçon de subjectivité : les relations existent, en effet, avant les rapports, et c'est pourquoi, fidèle à la terminologie d'Ampère, nous avons restitué à la théorie son vrai nom, théorie des *relations* objectives, et non théorie des *rapports* subjectifs ou conçus par l'esprit. Il n'y a qu'une nuance, mais elle a son importance pour la précision des idées.

Chose curieuse, c'est Biran, l'adversaire de la théorie qui

a le mieux établi la différence, si importante aux yeux d'Ampère, des notions et des idées générales. Comme cette distinction est fondamentale et que, faute de la comprendre, on pourrait accuser Ampère de réaliser des abstractions ou de reproduire un platonisme timide et affaibli, empruntons au traité des *Rapports des sciences naturelles avec la psychologie* les principaux éléments de cette distinction : 1° Les notions séparées en sont, pour ainsi dire, « purifiées » de tout mélange avec les choses sensibles, conservent intégralement leur individualité, leur détermination, en dehors des phénomènes qui les ont suggérées, tandis qu'à être considérées ainsi isolément, et abstraction faite des phénomènes, les idées générales se dissolvent comme un faisceau mal lié, ou bien deviennent de simples catégories logiques auxquelles les formes du langage conservent seules une artificielle unité ; 2° dans ces idées générales, l'esprit reconnaît son ouvrage ; il en dispose, il les écarte, les ramène, les étend, les resserre, en change quand il veut l'extension et la compréhension, tandis que les notions, signes mentaux de relations objectives et invariables, s'imposent à lui dès qu'il les aperçoit et qu'il ne dépend pas plus de lui de les modifier ou d'en changer la nature « que d'exister, de se créer ou de s'anéantir lui-même » ; 3° dès lors, elles sont nécessaires à la pensée : ce sont ses muscles et ses tendons. L'esprit ne peut pas plus les éliminer de la pensée qu'il ne peut s'en éliminer lui-même en excluant le *moi*. Ce non-moi est le complément du moi, et la personne devient, par cela seul qu'elle le porte en elle-même, une conscience permanente de l'impersonnel. Il faut toutefois insister sur une distinction capitale : le moi est l'acte d'abstraire, non une abstraction, *abstrahens non abstractus*, et le rapport dynamique qu'il soutient avec ses propres

effets et à titre de cause est la première et la plus fondamentale des notions ; 4° dans l'idée simplement abstraite et générale, il n'y a d'unité et d'identité qu'en apparence ; elle n'est qu'un phénomène d'ordre mental et sa loi est le changement et la dispersion. Il n'y a pas, en effet, deux hommes au monde qui aient identiquement la même idée générale et, lors même qu'ils se servent du même mot, ils ne lui donnent ni la même extension ni la même compréhension ; l'un est nominaliste sans le savoir, et le mot n'est pour lui que le *flatus vocis* ; l'autre est un réaliste inconscient et s'imagine que le mot, c'est la chose même ; il est porté à croire que le mot fer doit désigner le même métal dans toutes les langues ; un troisième, enfin, est conceptualiste, crée des mots pour ses idées et dit avec Montaigne : Que le gascon vienne à mon aide, si le français ne suffit pas. L'idée générale est factice, artificielle et sans identité véritable, car nos sensations et nos intentions peuvent se ressembler plus ou moins, mais aucune n'est identique à l'autre ni à elle-même. Au contraire, l'unité et l'identité sont les caractères propres des notions : les actes d'un esprit qui conçoit ou la cause ou la substance, ou la forme ou le nombre, ces actes successifs sont identiques à eux-mêmes. Que je conçoive dix fois l'idée de cause, je suis bien sûr que ces dix actes de mon esprit ne diffèrent que par le temps et sont des indiscernables. Les idées générales ne sont que les symboles artificiels, que le « schema » des notions ; elles imitent et reflètent leur immutabilité comme l'ombre d'un arbre au bord de l'eau imite, quoique agitée et mouvante, l'immobilité de l'arbre. En résumé, purement intellectuelles, absolument nécessaires et indépendantes de l'esprit qui les forme, unes et identiques comme l'esprit lui-même qui retrouve en elles ses propres

attributs, tels sont, selon Biran, interprète d'Ampère, les caractères principaux des notions¹.

Ici se pose un curieux problème psychologique : pourquoi Biran, qui se montre un si bon interprète de la théorie des relations, hésita-t-il si longtemps entre Ampère et Cousin et finit-il par se rallier, sinon dans les termes mêmes, du moins pour les tendances générales, à la théorie de la raison intuitive ? Est-ce fatigue de penser ? Il n'avait pas, nous dit-il, une « tête à calculs », et la théorie d'Ampère entraîne l'esprit à des combinaisons laborieuses. « M. Ampère fait un bien grand détour pour retrouver l'origine de la notion de substance hors du fait de conscience. Je pense que cette origine ne peut être plus éloignée que le premier acte de réflexion. L'aperception immédiate interne a pour sujet et pour objet immédiat le moi sans rien de substantiel et d'absolu. Mais lorsque ce moi réfléchit sur lui-même, lorsque le sujet ne peut point s'identifier avec l'objet dans le même acte de réflexion, le moi objet de cet acte ne peut être autre que l'être absolu ou l'âme, force substantielle ; le noumène est conçu ou créé hors de la conscience comme dans toute perception. » Ce passage des lettres inédites montre bien les constants efforts que fit Biran pour retrouver la substance et l'absolu par la conscience : il n'aboutissait qu'à une sorte de dualisme intérieur qu'il finit par abandonner mais sans jamais convenir avec cette audace de pensée qui caractérise Ampère, que l'âme n'est qu'une hypothèse. Il voulait bien écrire le mot *croiances*, mais sa plume se refusait à écrire hypothèse. Il n'avait qu'une foi médiocre au raisonnement et croyait que le plus sûr était de mettre d'abord l'âme en

¹ V. *Science et psychologie*, p. 157.

sûreté. Ampère eût jeté audacieusement comme Condé son bâton de maréchal dans les lignes ennemies sûr de sa valeur pour le reprendre; il y serait suivi d'un régiment de preuves. Biran semble avoir eu pour maxime le *Crede ut intelligas* de saint Anselme, Ampère l'*Intellige ut credas* d'Abelard.

Aussi qu'arriva-t-il? Biran écrivit un gros volume pour prouver la nécessité et, par suite, la légitimité des croyances philosophiques et détruisit de ses propres mains toute son œuvre dans une petite note de quatre lignes: « On pourrait faire au sujet de la croyance la question qu'on a faite au sujet du beau: est-il beau parce qu'il nous plaît, ou nous plaît-il parce-qu'il est beau? Croyons-nous nécessairement une chose parce qu'elle est vraie ou qu'elle existe réellement ou n'est-elle vraie, n'existe-t-elle que *parce que* ou *en tant que* nous la croyons¹? » Ampère devait effrayer son ami quand il lui écrivait avec sa vivacité ordinaire: « Partez de là que si vous voulez détruire par des théories métaphysiques celle de l'immortalité de l'âme, vous ne pourriez rien trouver de plus propre à ce dessein que d'établir que l'âme n'existe que quand elle fait effort. Cela s'appellerait prouver la cessation de l'existence de l'âme. » Ampère est un rude jouteur qui dut souvent scandaliser son allié: Biran n'aimait pas entendre parler de détruire le temple de Dieu, même avec promesse de le rebâtir en trois jours. Or Ampère, en déclarant d'abord que la matière, l'âme et Dieu ne sont que des hypothèses, employait ce procédé radical. Je lis dans une note inédite de Biran, ces lignes où chaque mot dénonce sa timidité d'esprit: « J'avoue que de leur ana-

¹ V. *Science et psychologie*, p. 213.

logie on serait tenté de croire que la personnalité ayant commencé peut aussi finir... Il ne faut pas être difficile sur les preuves dans un sujet si désirable ». Quand on n'est pas difficile sur les preuves, la théorie de la raison impersonnelle ou de l'intuition intellectuelle paraît singulièrement séduisante. Il faut donc croire à l'immortalité de l'âme parce que cette croyance est « belle et douce ». Dans une autre note, Biran avoue que la croyance est toujours « proportionnée à la vivacité de l'imagination ». Pour être sévère jusqu'au bout, citons cette critique virulente de Bordas-Desmoulins: « Donc le génie livré tout entier à ses contemplations sublimes (il vient de citer Archimède et Newton) n'aurait en partage que la vie animale, tandis que l'imbécillité qui ne s'occuperait que du sentiment de son existence, qui de dire éternellement *moi, moi, moi*, étalerait la perfection de la vie morale¹! » Pourquoi ces critiques? Uniquement pour montrer que Biran avait besoin en métaphysique d'être dirigé par la main ferme et sûre de son ami dont la doctrine était nettement arrêtée lors même que l'expression en demeurerait un peu confuse.

V. Cousin qui fréquentait alors la Société psychologique, sut bien discerner l'originalité de la théorie des Relations: il l'emprunta, lui donna un nom nouveau, rejeta, et pour cause, les preuves scientifiques qui en étaient la justification, et, allégée de ce lest, la lança dans le monde de la philosophie. Voyez, disait Ampère, comme on se sert de mes idées sans me nommer! mais cette plainte écrite un à ami, dans l'intimité, n'arriva jamais jusqu'au public: le système de Cousin passa donc pour une révélation; la métaphysique d'Ampère

¹ *Mélanges philosophiques et religieux*, p. 225.

n'obtint aucun crédit dans le cercle même de ses amis, et peu s'en faut qu'Arago ne le regarde comme une distraction de plus du distrait légendaire. Le génie égorge ceux qu'il pille, a dit Montesquieu; mais il n'est pas besoin d'avoir du génie pour piller, même pour égorguer, il suffit d'un peu d'éloquence et de beaucoup de savoir faire. En voici une preuve entre mille : « Le monde réel, dit Ampère, ne peut impliquer sans contradiction que des idées de rapport, dépouillées de toute subjectivité. C'est un fait que les savants les forment et y croient; permis aux métaphysiciens de le *désobjectiver*, mais c'est une immense probabilité contre eux. *Voilà mon pont!* » Cela est lourd, dur, mais fort de choses : voyez comme V. Cousin qui sans doute avait recueilli dans ses conversations avec le physicien cette expression pittoresque, traduit éloquemment la même pensée : « La raison est en quelque sorte le *pont* jeté entre la psychologie et l'*ontologie*, entre la conscience et l'être; elle pose à la fois sur l'une et sur l'autre; elle descend de Dieu et s'incline vers l'homme, elle apparaît à la conscience comme un hôte qui lui apporte des nouvelles d'un monde inconnu dont il lui donne à la fois l'idée et le besoin... La raison est le médiateur nécessaire entre Dieu et l'homme, ce *λόγος* de Pythagore et de Platon, ce *Verbe* fait chair qui sert d'interprète à Dieu et de précepteur à l'homme; homme à la fois et Dieu tout ensemble¹. » Quand on veut avoir du succès parmi ses contemporains, il ne faut pas, comme un Ampère ou un Pascal, « chercher en gémissant », il faut prendre hardiment le rôle d'homme-dieu et s'annoncer en révélateur : « la raison est à la lettre une révélation », disait V. Cousin, qui

¹ Préface des *Fragments philosophiques* (1826).

ne faisait que donner un nom nouveau à cette fatalité de la croyance qui est comme l'instinct de l'homme. Quant à Biran, il voyait la difficulté signalée par Ampère, il la décrivait avec plus de précision que son ami, mais s'attachait pour franchir l'abîme les ailes du mysticisme : entre l'intuition intellectuelle et le mysticisme il n'y a qu'un pas, et c'est pourquoi V. Cousin, avec autant d'habileté que de pénétration, s'est montré impitoyable pour le mysticisme. Malebranche, par la même raison, traitait Spinoza de misérable athée.

Gardons-nous toutefois d'assimiler la théorie des relations et la théorie de la raison impersonnelle; il y a entre elles une différence profonde qui les rend inconciliables. La raison est censée nous donner l'intuition de l'être, la perception immédiate du réel; les relations sont posées par les êtres et les réalités, mais elles ne nous font point pénétrer dans leur nature intime et nous permettent seulement d'affirmer que leur existence est indépendante de l'esprit qui les conçoit. La raison ne se prouve pas son objet, elle le pose et l'impose : les relations, au contraire, sont le point de départ de l'hypothèse métaphysique et n'en prouvent la légitimité qu'en la mettant d'accord avec les exigences de toutes les sciences. La théorie de l'intuition immédiate offre l'inappréciable avantage de nous dispenser d'être savants; c'est la raison paresseuse des anciens élevée à la hauteur d'un système. La théorie des relations exige au contraire une science encyclopédique : elle philosophe avec toutes les sciences et avec l'âme tout entière.

Descartes avait appliqué l'algèbre à la géométrie, Ampère tenta de l'appliquer à la métaphysique et retrouva, après vingt-quatre siècles, l'esprit toujours vivant du pythago-

risme, mais d'un pythagorisme armé et fortifié de toute la science moderne. « La faculté d'apercevoir des rapports est peut-être celle qui caractérise le plus éminemment ce qu'on appelle le génie », avait-il dit en 1803, et l'année suivante il préluait à sa classification des sciences, ce merveilleux tableau de tous les rapports que peut saisir l'esprit humain par une leçon d'ouverture d'un cours de chimie qui en indique déjà fort nettement l'idée maîtresse ou directrice⁴. Un autre inventeur qui n'avait qu'à s'observer lui-même pour connaître le génie, un compatriote d'Ampère, Claude Bernard, disait aussi presque dans les mêmes termes : « Une idée neuve apparaît comme une relation nouvelle ou inattendue que l'esprit aperçoit entre les choses. » Tous deux s'accordaient encore dans leur apologie de l'hypothèse considérée comme le véritable instrument de découvertes. Nos logiciens ont eu le bon esprit d'emprunter à Claude Bernard sa théorie de l'expérimentation ; ils seraient bien inspirés s'ils empruntaient à Ampère sa théorie des hypothèses explicatives.

Ce n'est pas le lieu de la développer ici : contentons-nous de ce qui est essentiel à notre objet. Ampère dit comme tous les logiciens qu'une bonne hypothèse doit expliquer tous les faits, être plus claire que les faits qu'elle explique, en rendre compte de la manière la plus simple. Jusque-là rien de nouveau, mais il insiste sur deux conditions d'une hypothèse légitime qu'on a trop souvent oubliées : il faut qu'elle permette de prévoir les faits et qu'elle nous mette en mesure de les annoncer avant leur apparition, car la prévision et l'inven-

⁴ V. *Un discours inédit d'Ampère*, par A. Bertrand, *Annuaire de la Faculté des lettres de Lyon*, 1885.

tion sont la marque de la puissance de la pensée et son triomphe sur les phénomènes ; il faut aussi que l'hypothèse choisie exclue toute autre hypothèse en créant entre les faits un lien si intime et si nécessaire que toute autre manière de les expliquer serait immédiatement rejetée par la raison. Cette dernière condition est extrêmement difficile à réaliser : c'est le triomphe de la pensée sur la pensée même. L'hypothèse métaphysique devient alors la pensée de la pensée d'un savant, la conscience de sa conscience. Nous verrons bientôt que l'hypothèse idéaliste et l'hypothèse criticiste sont irrémédiablement condamnées dès qu'on leur applique ce double critérium. Descartes avait dit, dans une lettre au père Mersenne : « Pour la physique, je croirais n'y rien savoir si je ne savais que dire comment les choses peuvent être, sans démontrer qu'elles ne peuvent être autrement. » Biran voyait dans cette ambition une « prétention étonnante », et la preuve que le génie de Descartes était tourné tout entier « vers la science des vérités nécessaires ». Faire des grandes vérités, essentielles à l'esprit humain, des affirmations nécessaires, des postulats inévitables, c'est bien aussi la prétention d'Ampère. Il aspire à transformer en hypothèses démontrées les thèses spontanées de la conscience.

Reste à savoir si l'hypothèse métaphysique peut se formuler en n'employant que des relations « désobjectivées et déphénoménalisées » pour employer des expressions qu'Ampère est obligé de créer tout en avouant qu'il est « dur » d'y être contraint. La dialectique de Biran est sur ce point aussi vigoureuse que celle d'Ampère. Donnons-lui la parole sans interrompre la suite de son argumentation. Les explications qui précèdent en sont un commentaire préalable et suffisant :

« M. Ampère, lisons-nous dans les lettres inédites, veut expliquer l'*étendue* qu'il appelle phénoménale en disant que c'est le mode de coordination des phénomènes ou des intuitions propres de la vue ou du toucher. Il prétend que ce mode de coordination appartient également aux phénomènes de l'intuition et aux noumènes, aux choses telles qu'elles existent *en soi*; par exemple qu'il y a réellement et absolument des parties nerveuses coordonnées et juxtaposées dans les organes de la vue et du toucher, de manière à représenter à ces deux sens le phénomène de l'*étendue* visible et tangible.

« Je demande sur cela si l'on peut conclure *a priori* de l'*étendue* réelle des organes à l'*étendue* phénoménale de nos représentations d'*étendue*; il est évident que nous ne pouvons qu'*induire* l'existence absolue d'un noumène « *étendu* », du phénomène qui nous est donné par l'intuition *immédiate*. Or, ce phénomène n'emporte-t-il pas déjà avec lui l'idée ou la persuasion d'une existence réelle? On en convient, mais on dit que telle persuasion a besoin d'être justifiée par la raison et, afin d'y parvenir, on part de l'existence absolue des choses comme elles existent en elles-mêmes pour expliquer les phénomènes, c'est-à-dire qu'on part d'une induction probable des faits pour expliquer ces faits, et l'accord qui règne entre ceux-ci et l'hypothèse établit sa réalité absolue. Si l'on parvient à expliquer de cette manière des faits subordonnés, tels que ceux de la physique, on n'établira jamais ainsi aucune *existence* première, puisque ce qu'on suppose, quand il s'agit de la réalité correspondante aux faits primitifs, ressemble toujours à ce qu'on sent ou perçoit phénoménalement, et qu'il ne doit ni ne peut y avoir aucune ressemblance entre les *phénomènes* et les *noumènes*, c'est-à-dire

entre certaines sensations, certaines apparences relatives à notre mode d'organisation et les *choses* comme elles sont, indépendamment de notre sensibilité et des *vues* de notre esprit.

« Avant d'aller en avant dans l'établissement d'une nouvelle théorie psychologique telle que M. Ampère la propose, je voudrais qu'on examinât :

« 1° Quelle espèce d'idées ou de notions nous pouvons nous former des noumènes, purs dépouillés de tout ce qui est phénoménal;

« 2° Si nous pouvons nous représenter un phénomène quelconque sans qu'il s'y joigne l'idée de quelque chose de nouménal ou d'absolu; si le phénomène, dépouillé de cette notion d'absolu, peut être mieux conçu que cette notion elle-même sans le phénomène;

« 3° Si nous pouvons affirmer quelque ressemblance entre le *noumène* cru ou supposé constant et un phénomène semblable quelconque; ou si la possibilité de la moindre ressemblance entre ce qui existe réellement et absolument, et ce que nous pouvons concevoir à l'aide des formes de nos sens et de notre esprit ne répugne pas essentiellement à une hypothèse qui se fonde sur ce principe que rien de ce qui est subjectif ou qui nous est donné immédiatement comme fait, n'a d'existence réelle;

« 4° Si l'on peut donner le même nom tel que cercle, ellipse, parabole, ou appliquer le signe d'une figure particulière, telle que l'Apollon du Belvédère, par exemple, à ces modes de coordination des parties de l'*étendue* réelle ou de l'espace absolu que l'on prétend exister nécessairement et éternellement, indépendamment des conceptions de notre esprit, même de l'entendement divin qui, suivant Platon et

Leibniz, est la région propre des essences réelles ou des choses comme *elles sont*. Par suite, si ce n'est pas un sujet perpétuel d'illusion et de discussions oiseuses que de transporter les signes de ce qui peut être vu, touché, figuré ou conçu à ce que l'on convient ne pouvoir être représenté d'aucune manière, de dire par exemple que l'Apollon du Belvédère existe de toute éternité dans le bloc de marbre.

« Les systèmes de l'harmonie préétablie et des causes occasionnelles ont eu pour objet de détruire la réalité de l'action de l'âme motrice du corps, tandis que toute idée de causalité nous vient du sentiment intime de cette action.

« Les phénomènes nous sont-ils donnés suivant certains modes d'*union* ou de coordination parce que ces modes d'*union* ont lieu entre les noumènes ou les choses telles qu'elles existent réellement hors de nous ? ou bien ces choses ne paraissent-elles pas exister réellement unies ou coordonnées ainsi, parce que, comme dit Kant, tels *modes d'union* ou telles formes sont inhérentes à notre esprit de telle manière que nous ne puissions rien concevoir que sous ces formes ou par elles ? La dernière opinion me paraît la plus vraisemblable ou du moins la plus facile à concevoir ; car je conçois très bien que, si l'étendue telle que je la perçois immédiatement par les sens de la vue ou du toucher (prédominants dans l'organisation humaine) est une forme de ces sens inhérents à leur nature, cette forme se répande sur toutes les choses représentées, quelles que soient ces choses, dont nous ne connaissons certainement que l'existence et dont la nature ou l'essence nous est parfaitement inconnue, tandis que nous ne concevons en aucune manière comment ces choses inconnues, ces éléments, forces ou monades, pour-

raient être coordonnées de manière à réaliser en elles-mêmes une *étendue* ou un espace absolu indépendant de nos conceptions.

« Au reste, pour choisir entre les deux hypothèses dont l'une part du dehors pour expliquer le dedans et l'autre du dedans pour expliquer le dehors, on ne saurait se fonder sur une sorte de parallélisme qu'on prétendrait établir entre elles et les hypothèses astronomiques ou chimiques employées à rendre raison des phénomènes ; il y a plusieurs différences notables :

1° Les physiiciens ou les astronomes admettent l'existence réelle de l'étendue naturelle ou de l'espace pénétrable, et tout se borne pour eux à rendre compte de certaines apparences qu'offrent ces corps dans leurs mouvements relatifs. On conçoit très bien que le soleil et tous les astres se meuvent autour de la terre immobile, ou que la terre se meuve, etc. ; au contraire quand il s'agit de savoir si les modes de coordination sont dans les noumènes ou dans notre esprit, on élève un doute sur la manière d'exister des *corps* et dès que ce doute a lieu, on ne saurait fonder la certitude contraire sur aucune hypothèse, puisque l'hypothèse se fonde nécessairement elle-même sur l'existence et les formes nouménales qu'elle a pour objet de vérifier, et qu'elle part de là comme de données primitives absolues.

« Les corps brûlent, dit Stahl, parce qu'il y a en eux un principe inflammable ; les corps brûlent, dit Lavoisier, parce qu'ils ont de l'affinité avec un principe inflammable qui est hors d'eux.

« De même tout le monde dit et croit que nous percevons des objets étendus parce qu'il y a en eux une étendue réelle. Leibniz et Kant après lui disent que l'étendue est une forme

ou un mode de coordination qui appartient à l'esprit et dont nous revêtons les noumènes, les monades, etc.

« Lavoisier prouve par une suite d'apparences que le principe de la combustion est hors du corps combustible ; mais quelle expérience nous apprendra si les modes de coordination des phénomènes sont absolument dans les choses ou seulement dans l'esprit qui perçoit ? Ce doute de la réflexion peut-il jamais s'éclaircir par aucune expérience extérieure ? et l'une ou l'autre alternative ne s'accorde-t-elle pas également avec les phénomènes ? »

IV

Voilà le grand et irrémédiable scepticisme qui devait conduire Biran au mysticisme et alimenter la mélancolie de Jouffroy. C'est sur un point d'interrogation que semble finir la dernière tentative de l'esprit humain. Ampère, qui avait si vivement conseillé à son ami de lire et de relire les ouvrages de Kant ne regretta-t-il pas un jour ses exhortations en voyant quel arsenal formidable on pouvait y trouver pour battre en brèche la théorie des relations ? Les systèmes sont bien forts quand ils nient et bien faibles quand ils affirment : il est bien plus facile de se contenter d'interroger.

Qu'on ne croie pas qu'Ampère pût être ébranlé un seul instant dans ses convictions. Sa métaphysique avait pour garantie sa science universelle et ses propres découvertes. Il faudrait un ouvrage entier pour le prouver, mais la démonstration serait invincible : ce grand inventeur d'ingénieuses expériences partait toujours de principes *a priori*

et chacune de ses découvertes était une preuve nouvelle de la vérité de sa métaphysique. « Ampère, dit Littré, n'a rien dû au hasard et n'a trouvé que ce qu'il a cherché. » Littré lui applique les vers magnifiques de Schiller sur Christophe Colomb : « Poursuis ton vol vers l'ouest, hardi navigateur ; la terre que tu cherches s'élèverait, quand bien même elle n'existerait pas, du fond des eaux à ta rencontre ; car la nature est d'intelligence avec le génie. » Ampère le savait, et ce que Littré appelle « une splendide exagération » était pour lui une éclatante vérité. « Les époques, dit-il, où l'on a ramené à un principe unique des phénomènes considérés auparavant comme dus à des causes absolument différentes, ont été presque toujours accompagnées de la découverte de nouveaux faits, parce qu'une nouvelle manière de concevoir les causes suggère une multitude d'expériences à tenter, d'explications à vérifier. » Ces époques sont synthétiques, organiques, métaphysiques : faites abstraction de la métaphysique d'Ampère, vous ruinez toute sa science, vous niez son génie ou vous vous mettez dans l'impossibilité de le comprendre.

Au temps de ses discussions avec Biran, il n'avait pas encore créé l'électro-dynamisme et d'ailleurs sa modestie l'eût empêché certainement de citer son propre exemple, mais nous n'avons qu'à relire la lettre de Sisteron pour être convaincus que ces découvertes il les présentait et qu'il savait aussi qu'elles dériveraient d'une source métaphysique. Il faut, disait-il, justifier la réalité « d'un monde nouménal hypothétique » en en déduisant le monde phénoménal, descendre par une marche dialectique régulière des relations supposées dans le premier aux relations observées dans le second. Il faut ensuite s'assurer « qu'à moins d'une harmonie